

Hommage à Jacques Rigaud



**homme
de conviction
et d'action**

13 décembre 2013

organisé par le
Comité d'histoire
du ministère de la Culture
et de la Communication

 La
documentation
Française 



HOMMAGE
À JACQUES RIGAUD

En couverture : Jacques Rigaud (photo AFP)

Les publications du Comité d'histoire sont placées sous la responsabilité de Geneviève Gentil.

© Collection du Comité d'histoire du ministère de la Culture et de la Communication, Paris, 2014. Selon l'usage, les opinions exprimées par les auteurs n'engagent qu'eux-mêmes et ne représentent pas l'opinion du Comité d'histoire. Le Comité a, en effet, pour mission générale de rassembler et publier – pour les mettre à la disposition des chercheurs de disciplines diverses – des matériaux encore dispersés et provisoires (ou même des témoignages), le plus rapidement possible sans attendre nécessairement qu'ils soient cimentés dans des œuvres définitivement construites.

© Direction de l'information légale et administrative, Paris, 2014.
ISBN 978-2-11-009760-6

La société Transfaire a conçu et réalisé la mise en page.

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou les reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Hommage à Jacques Rigaud

homme de conviction et d'action

Organisé par le Comité d'histoire du ministère
de la Culture et de la Communication
sous la présidence de Maryvonne de Saint Pulgent

13 décembre 2013



Comité d'histoire du ministère de la Culture
et de la Communication

2014

*La culture n'est pas seulement un secteur,
c'est une dimension du rôle de l'État qui concerne aussi
la politique étrangère, l'éducation, la recherche,
le travail et évidemment l'audiovisuel.
Mais ce n'est pas seulement l'affaire de l'État :
c'est aussi celle des collectivités locales, des églises, des universités,
des syndicats, des entreprises, des associations de toute nature...
La culture est par excellence le domaine du partenariat.*

Jacques RIGAUD
Le Figaro, 21 mai 1984



Jacques Rigaud (photo AFP)

Jacques Rigaud

(1932-2012)

Enfant d'une famille modeste, Jacques Rigaud, après de brillantes études, entre au Conseil d'État à sa sortie de l'ENA en 1954. En 1958, il est chargé de mission au cabinet du ministre de la Construction, Pierre Sudreau. Il dirige au ministère de l'Agriculture en 1969 le cabinet de Jacques Duhamel, qu'il suit de 1971 à 1973 au ministère des Affaires culturelles. C'est à cette date que se confirme son engagement au service de la culture.

Lors de son passage aux Affaires culturelles, il a développé le concept de « centre culturel de rencontre » qui a permis de donner une seconde vie à des monuments historiques parmi lesquels la Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon qu'il présida pendant trente ans. Il conserva la présidence de l'Association des centres culturels de rencontre jusqu'en 2003.

Il fut ensuite sous-directeur général de l'Unesco de 1975 à 1978, puis chargé de mission auprès de Jean François-Poncet au ministère des Affaires étrangères de 1978 à 1979.

Jacques Rigaud a été précurseur dans le domaine du mécénat d'entreprise en créant, en 1979, l'Admical. Il a contribué de manière décisive à ce que le mécénat bénéficie d'un statut fiscal avantageux. Après avoir participé à la naissance du musée d'Orsay, il a été le président de l'établissement public chargé de sa construction de 1981 à 1987. Il fut aussi le président de l'Association pour le livre et la lecture qui organisa le premier Salon du livre, à Paris.

Nommé administrateur délégué de la Compagnie luxembourgeoise de télédiffusion en mai 1979, Jacques Rigaud est devenu en janvier 1980 PDG de RTL. Il a présidé pendant vingt ans cette station qui était alors la première radio française. Il a également été membre du conseil de surveillance du groupe Bayard Presse et président du Syndicat des radios généralistes privées.

À sa retraite, il garde une grande activité dans le domaine culturel : membre, dès sa création en 1993, du Comité d'histoire du ministère de la Culture et de la Communication ; président de la commission « Pour une refondation de la politique culturelle » en 1996 ; président du Fonds régional d'art contemporain d'Aquitaine, et membre de plusieurs conseils d'administration, notamment ceux du Festival de Cannes, du musée du Louvre et de l'Institut national de l'audiovisuel (INA).

En 2008, la ministre Christine Albanel lui a confié une mission sur « L'inaliénabilité des collections publiques ».

Tout au long de sa vie professionnelle, Jacques Rigaud a fait part de ses expériences et de ses réflexions dans de nombreux ouvrages qui restent comme de précieux témoignages.



Hommage à Jacques Rigaud, 13 décembre 2013,
salon des Maréchaux, ministère de la Culture et de la Communication (photo Mcc)

Sommaire

Ouverture	
Aurélie Filippetti, ministre de la Culture et de la Communication	13
Introduction	
Catherine Tasca, ancienne ministre, sénatrice	17
Un changement de vision	
Jack Lang, ancien ministre.....	21
Un portrait par l’autoportrait	
Pierre-Michel Menger, professeur au Collège de France	23
À la présidence de RTL	
Philippe Labro, écrivain, journaliste, cinéaste	35
La politique de développement culturel	
Guy Saez, directeur de recherche au CNRS	43
Synthèse des interventions de la salle	47
Éléments bibliographiques	49



Hommage à Jacques Rigaud, 13 décembre 2013.
De gauche à droite : Alain Auclaire, Michel Berthod, Jack Ralite, Aurélie Filippetti,
Jack Lang, Antoine de Clermont-Tonnerre (photo Mcc)

Ouverture

Aurélie Filippetti

ministre de la Culture et de la Communication

Mesdames et Messieurs les ministres, chère Catherine Tasca, cher Jacques Toubon, Mesdames et Messieurs les parlementaires, Mesdames et Messieurs les élus,

Madame la présidente du Comité d'histoire, chère Maryvonne de Saint Pulgent,

Mesdames et Messieurs, chers amis

Rendre hommage à Jacques Rigaud, c'est célébrer le parcours et l'œuvre d'un grand serviteur de l'État qui a toujours placé la culture au centre de sa carrière, de ses engagements personnels et de sa pensée féconde. Un humaniste qui l'a si justement définie comme « un élan vital [...], cette tension de dignité qui maintient debout l'esclave enchaîné [...], ce mouvement mystérieux qui nous pousse à nous dépasser et à nous retrouver au fond de nous-mêmes, à vivre la condition humaine dans la solitude et la solidarité emmêlées ».

Je tenais à remercier le Comité d'histoire et Catherine Tasca de nous avoir donné l'occasion de nous réunir ici en sa mémoire dans cette maison qui fut la sienne. Un ministère auquel il s'est efforcé de donner un poids politique et une véritable crédibilité dans l'État.

Convaincu qu'il n'est pas de domaine de l'action gouvernementale qui n'ait une dimension culturelle, il estimait que la culture avait une part essentielle dans tout projet politique d'envergure.

L'auteur de *La Culture pour vivre* a placé sa vie sous le signe culturel : des Affaires culturelles à l'Unesco puis aux relations culturelles extérieures de la France, de la Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon à la naissance du musée d'Orsay, de la présidence d'Admical où il contribua, à travers le mécénat d'entreprise, à faire des entreprises des partenaires privilégiés de l'action culturelle, à celle de RTL avec l'ambition de faire de cette radio populaire un outil culturel populaire.

On doit beaucoup à celui qui fut le directeur de cabinet de Jacques Duhamel au ministère de la Culture : le soutien de la création du festival

d'automne, l'aventure du TNP à Villeurbanne avec Patrice Chéreau et Roger Planchon, la nomination d'un certain Jack Lang à la tête de Chaillot, l'audacieuse et visionnaire nomination de Rolf Liebermann à la tête de l'Opéra de Paris, le classement de la gare d'Orsay et la création du Fonds d'intervention culturelle (le FIC) qui donnait pour la première fois à la culture une ambition interministérielle.

Il eut à cœur d'asseoir la légitimité du ministère, mais aussi de le faire entrer de plain-pied dans la modernité.

On lui doit aussi la création des centres culturels de rencontre qu'il a pensés comme un nouveau modèle d'action culturelle sur tout le territoire afin de transformer des lieux de patrimoine en théâtres d'une culture vivante. Ces lieux, et surtout la Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon qui occupait une place particulière dans son cœur, gardent vivantes sa mémoire et sa pensée.

Mais c'est l'homme des politiques culturelles publiques que je souhaite saluer aujourd'hui. Celui qui a voulu redonner au ministère de la Culture tout son sens politique. Car il avait compris ici même, entre ces murs, que la politique culturelle devait être beaucoup plus « qu'une politique que l'on aurait seulement modernisée dans ses apparences et son langage ». Et il n'a eu de cesse d'en appeler à une refondation profonde de la politique culturelle.

Au carrefour de bien des courants et des idées neuves, il a su penser la culture autrement. Avec des chantiers et des enjeux emblématiques qui ont durablement transformé notre conception de la culture, il a ouvert la voie à une nouvelle vision de la politique culturelle.

L'héritage qu'il nous laisse dans son œuvre théorique magistrale, c'est que « le temps des grandes incantations est révolu, comme celui des grands projets d'esprit monarchique ». Que c'est d'une parole politique dont la culture a besoin. Que c'est un regard politique que nous devons porter sur elle. Cette conviction, c'est aussi la mienne.

La première des leçons de Jacques Rigaud, celle à laquelle je souhaite rendre hommage aujourd'hui en tant que ministre de la Culture mais aussi en tant que femme politique de gauche, c'est qu'il nous faut placer la politique culturelle au cœur du pacte républicain.

Car c'était pour lui véritablement accomplir la République que de vouloir mettre la culture à la disposition du plus grand nombre.

Celui qui avait « éprouvé dans une solitude émerveillée le choc de la fréquentation des œuvres » ne voulait pas l'imposer à tous, mais susciter ce désir et ce goût en chacun de nos concitoyens.

C'était là pour lui tout l'enjeu de la politique culturelle. Il fut en quelque sorte l'un des premiers défenseurs de l'éducation artistique et culturelle qu'il considérait comme un droit permanent du citoyen.

Dans *Vivre à propos*, il évoque cette conviction qui a animé sa carrière et ses engagements : « Je crois que l'on ne peut être pleinement citoyen que si, par la fréquentation des œuvres de l'art et de l'esprit, on se forge soi-même les clefs de l'explication du monde dans lequel on vit. » Dans *Libre culture*, il fait du développement de l'éducation artistique et culturelle la clef de la réussite des politiques culturelles publiques.

Gardons vivante cette ambition de la politique culturelle qu'il a su incarner.

Avant de laisser la parole à ceux qui furent ses collaborateurs, ses compagnons de route, ceux qu'il a marqués durablement par son amitié qui était chez lui le socle de l'humanisme ou ceux qui, par affinité intellectuelle ou par principe, se reconnaissent de son héritage, je voudrais citer Montaigne. Montaigne dont il fut un disciple et dont la lecture guida et éclaira ses réflexions. Montaigne, dans ses *Essais*, nous livre ces mots : « Je suis de cet avis, que la plus honorable vocation est de servir le public et être utile à beaucoup. »

Cette « honorable vocation » fut celle à laquelle Jacques Rigaud consacra sa vie. Aujourd'hui, c'est à cet engagement au service de l'intérêt commun et d'une politique culturelle publique ambitieuse que nous rendons hommage.

Je vous remercie.





Hommage à Jacques Rigaud, 13 décembre 2013.
De gauche à droite : Guy Saez, Maryvonne de Saint Pulgent,
Pierre-Michel Menger, Catherine Tasca, Philippe Labro (photo Mcc)

Introduction

Catherine Tasca

Pour commencer, je remercie Madame la ministre de la Culture et de la Communication Aurélie Filippetti et Maryvonne de Saint Pulgent d'avoir organisé cette rencontre en hommage à Jacques Rigaud. Il y eut bien sûr les témoignages lors de ses funérailles. Il y eut un hommage à Villeneuve-lès-Avignon dans cette Chartreuse qu'il présida pendant plus de trente ans¹. Il était impensable qu'il n'y eut pas hommage rendu dans cette maison et l'initiative en revenait, naturellement, au Comité d'histoire avec lequel Jacques Rigaud eut des liens étroits et prolongés bien au-delà du temps qu'il passa aux côtés de Jacques Duhamel dans ce ministère.

Plusieurs dimensions de son parcours seront évoquées par d'éminents spécialistes. Je veux simplement introduire cette rencontre par un témoignage personnel. Ceux qui m'ont entendue lors de ses obsèques me pardonneront de me répéter. Je dois à Jacques Rigaud et à lui seul d'avoir pris mon envol dans les métiers de la culture en 1972 en accédant à la direction de la maison de la culture de Grenoble à la demande de l'Association de gestion et de la ville. Ce grand commis de l'État ne s'est pas offusqué de voir un jeune administrateur civil faire un tel choix. Sans doute même a-t-il considéré que cette orientation, que d'aucuns considéraient comme une trahison, me serait profitable et pouvait même avoir des retours positifs pour le ministère de la Culture. Je lui en ai gardé gratitude et fidélité.

Maintenant, je me retourne sur ce que Jacques Rigaud a apporté spécifiquement au ministère. Il y a incarné ce que Pierre-Michel Menger évoquera : « Le service de l'État et le service de la Culture » avec un non-conformisme rare. Il a vraiment impulsé, par sa pensée personnelle, une pensée rigoureuse et inventive, un vrai travail intellectuel au service de la politique culturelle. Aux côtés de Jacques Duhamel, il a su traduire ce que furent les intuitions d'André Malraux en véritables orientations et actualisation de la politique culturelle, avec le souci constant de l'aménagement du territoire qui a prélué aux politiques à venir de décentralisation culturelle. Une pensée

1. *La Chartreuse 1973-2003. Le monument aux écritures*, ouvrage collectif sous la direction éditoriale de Daniel Conrod, L'Entretemps éditions/La Chartreuse, 2013. Voir p. 9-23.

dans laquelle nous pourrions puiser durablement. Très nombreuses sont les décisions qu'il a impulsées et qui ont marqué l'histoire de ce ministère. Pour ne citer que quelques exemples : Liebermann à l'Opéra, le TNP à Villeurbanne, Jack Lang à Chaillot.

Je ferai une place particulière au développement des centres de rencontre avec lesquels il ambitionnait non seulement la réhabilitation du patrimoine mais aussi son utilisation propice au développement culturel. Il avait une vision dynamique du patrimoine à maintenir et transmettre. Je le cite :

Ne prétendons pas définir à jamais la fonction du patrimoine et l'imposer à nos successeurs. Bornons-nous à lui assigner des emplois qui, tout à la fois préservent son intégrité, lui redonnent la vie et suscitent un attachement.

Autre analyse lucide et initiative exemplaire : la création du FIC :

La culture n'est pas seulement un secteur, c'est une dimension du rôle de l'État qui concerne aussi la politique étrangère, l'éducation, la recherche, le travail et évidemment, l'audiovisuel. Mais ce n'est pas seulement l'affaire de l'État [...]. La culture est par excellence le domaine du partenariat.

Ces idées fécondes ne sont pas derrière nous, mais doivent inspirer les réponses d'aujourd'hui au double enjeu de la dignité de la vie et du partage par l'accès de tous à la culture.

Je veux, pour terminer, évoquer la personnalité plus intime de ce grand penseur et acteur de la culture.

Tout d'abord, la place qu'il a fait toute sa vie à la culture et à la création. Lui qui nous a laissé une œuvre littéraire abondante disait : « L'écriture, ce n'est pas un plaisir, ni un loisir. C'est un besoin. » Parmi les plaisirs, il a placé au plus haut le théâtre qu'il aimait, qu'il connaissait, qu'il fréquentait assidûment. Il disait : « Je m'émerveille quand je vois des jeunes de vingt-deux ou vingt-cinq ans qui dans un univers de consommation et de profit se lancent dans l'aventure théâtrale. » C'est pourquoi, au milieu de ses multiples engagements, il a toujours gardé une attention particulière pour le théâtre et c'est ainsi qu'il a accepté la présidence de Théâtre ouvert où je m'efforce de lui succéder.

Mais aussi, la place qu'il a faite toute sa vie à l'amitié qu'il considérait comme le lien le plus libre et donc le plus précieux. Et cette amitié, il savait la trouver quelles que soient les différences d'âge. Il portait une attention particulière aux jeunes, à la beauté des visages et des destins en devenir. Lui, dont toute la vie et l'éthique furent imprégnées de sa foi chrétienne, a aussi été porté par sa foi dans le pouvoir de la création, ce pouvoir peut-être de transformer le monde.

Pour conclure, je lui rends la parole :

Admettre que la création est l'expression la plus noble et la plus féconde d'un désarroi général et que le créateur est, à sa façon, l'artisan d'une transformation du monde dans la mesure où il attise sans complaisance notre insatisfaction et où il exprime avec une inlassable innocence l'aspiration à l'harmonie.

Et encore :

Ce qui importe, c'est l'élan vital que représente la culture, cette tension de dignité qui maintient debout l'esclave enchaîné de Michel-Ange. C'est ce mouvement mystérieux qui nous pousse à nous dépasser et à nous retrouver au fond de nous-mêmes, à vivre la condition humaine dans la solitude et la solidarité emmêlées.

Sa pensée irriguera encore longtemps la réflexion de tous ceux pour qui la culture est un choix de vie.



Maryvonne de Saint Pulgent

Je vous suis très reconnaissante d'être venus nombreux pour cet hommage rendu à Jacques Rigaud, sur une initiative de Catherine Tasca qui tenait beaucoup à ce que cette cérémonie ait lieu au sein du ministère. L'hommage qui lui est rendu ce soir dans ce ministère qu'il a, si je puis dire, hanté depuis les années 1970 et qu'il n'a jamais vraiment quitté prend un sens particulier. Nous rendons cet hommage grâce à la bienveillance de Madame la ministre de la Culture qui a bien voulu nous accueillir et nous honorer de sa présence.

La dernière fois que nous avons parlé d'un grand homme de culture qui fut aussi conseiller d'État, c'était le ministre Jean-Philippe Lecat. Aujourd'hui, nous avons souhaité centrer cet hommage sur l'action culturelle de Jacques Rigaud dans les cercles qu'il a fréquentés, les cercles de la culture et de la communication, qui sont les périmètres de ce ministère.

Rappelons que Jacques Rigaud fut un juriste éminent. Entré au Conseil d'État à vingt-deux ans, commissaire du gouvernement pendant cinq ans, rapporteur adjoint auprès du Conseil constitutionnel, ce fut un centriste passionné – s'il est possible d'accoler ces termes – et en tout cas un Européen convaincu. Il eut des engagements politiques très déterminés auprès de Jacques Duhamel, avant de renoncer à cet aspect de sa vocation et de se consacrer à la politique culturelle.

Il nous a fallu faire des choix car Jacques Rigaud se caractérisait par une extraordinaire diversité d'intérêts. Il y a d'ailleurs des témoins de toutes les parties de sa vie dans cette salle, et nous n'arriverons pas à en faire le tour complet. Ce soir, nous parlerons essentiellement de ses activités culturelles.

C'est pourquoi nous avons réuni Catherine Tasca, qui est, encore une fois, l'âme de cette réunion ; Philippe Labro, qui nous parlera de l'homme de radio que fut Jacques Rigaud ; Pierre-Michel Menger, qui fut l'ami proche de Jacques Rigaud et qui a réalisé avec lui sur France Culture les entretiens « À voix nue » sous le titre *Les Âges de la vie*. Il évoquera plusieurs facettes de sa personnalité. Guy Saez donnera le regard du savant et de l'universitaire sur la pensée de Jacques Rigaud en matière de politique culturelle.

Auparavant, Jack Lang nous fait le plaisir d'évoquer ses liens avec Jacques Rigaud.



Un changement de vision

Jack Lang

Un mot simplement, car j'ai scrupule à interrompre les interventions des uns et des autres. Il me semble que l'on peut dire qu'il y a eu un avant Jacques Rigaud... et un après. Je ne sais pas si l'on mesure aujourd'hui l'importance de Jacques Duhamel et son équipe, Jacques Rigaud au premier chef, qui jouait une sorte de rôle de vice-ministre de la Culture auprès de Jacques Duhamel. Une affection, une confiance, un respect exceptionnels me liaient très particulièrement à Jacques Rigaud.

Je dis un avant, parce que le ministère de la Culture – pour les gens de ma génération – était respectable, respecté, mais un peu lointain, parfois même un peu hautain. Jacques Duhamel et Jacques Rigaud ont profondément changé l'esprit de cette maison. Ils en ont ouvert les portes. Les artistes des nouvelles générations pouvaient enfin pénétrer en ces lieux. Les conseillers du ministre, comme Jacques Rigaud, sortaient souvent de ce beau palais pour aller sur le terrain. Cela paraît aujourd'hui évident, normal, et Aurélie Filippetti est en permanence, comme l'ont été d'autres ministres et plus encore que d'autres, présente partout. Ce qui paraît aujourd'hui plus que normal était alors exceptionnel.

Jacques Rigaud, c'est un changement de vision, un changement d'éthique, un changement de comportement, un changement de regard, une forte attention aux autres sur tous les fronts, sur tous les plans, pas seulement avec les personnes qu'il connaissait, mais avec tous ceux qu'il pouvait rencontrer, Catherine Tasca l'a dit : les plus anciens, comme les plus jeunes.

Je ne veux pas retarder les témoignages. Aurélie et Catherine ont déjà cité un certain nombre d'événements et de réalisations dont il a été l'inspirateur auprès de Jacques Duhamel et même après. Malgré le remarquable travail du Comité d'histoire sur la période Duhamel-Rigaud, on n'a pas assez dit combien cette période – pourtant courte ! deux ans – fut un véritable changement de perspective, un changement de regard. Et encore aujourd'hui nous retrouvons la marque de cette équipe humaniste – j'allais dire progressiste dans le meilleur sens du terme – que formaient Jacques Duhamel, Jacques Rigaud et Antoine de Clermont-Tonnerre.

Je lui dois personnellement une très grande gratitude, pour Chaillot et pour beaucoup d'autres raisons...

Très profondément, je pense que les personnes ici présentes partagent ce sentiment : nous l'aimions, nous le respectons, et nous l'aimons et le respectons encore.



Maryvonne de Saint Pulgent

Merci beaucoup, Monsieur le ministre. Vient maintenant le tour de Pierre-Michel Menger qui va évoquer le serviteur de l'État. Je voudrais citer ici mon éminente collègue Sylvie Hubac qui n'a pas pu être parmi nous ce soir et qui le regrette. Elle évoquait la double figure de Jacques Rigaud, « l'État et la Culture, la Règle et le Siècle », et aussi le rôle qu'il jouait auprès de ses jeunes camarades du Conseil d'État pour les inciter à s'enrôler au service de la cause de la culture. C'est vrai que nous l'avons connu ainsi, recrutant infatigablement pour ce ministère de jeunes talents partout où il les trouvait. C'est la figure de l'ami de la jeunesse évoqué par Catherine Tasca, que j'ai connu moi-même. Je l'ai rencontré en 1975, j'avais vingt-quatre ans et je n'étais pas encore sortie de l'ENA, mais déjà « Engagez-vous, rengagez-vous au service de la culture » était son credo...

Je donne la parole à Pierre-Michel Menger.



Un portrait par l'autoportrait

Pierre-Michel Menger

J'ai fait la connaissance de Jacques Rigaud en 1977, quand, sur le conseil de Raymonde Moulin, je suis allé le voir à l'Unesco où il était sous-directeur de l'organisation. J'avais lu son livre *La Culture pour vivre*, et je voulais l'interroger sur l'action publique, au moment où je travaillais à ma thèse. Un peu plus tard, Jacques Rigaud m'a demandé de lui fournir des commentaires d'une enquête sur la consommation culturelle réalisée par *La Croix*. Il m'a proposé de venir le voir au moment où il était conseiller auprès de Jean François-Poncet aux Affaires étrangères et nous avons évoqué le monde devenu multipolaire. Puis je l'ai revu au moment où a été préparée la création de l'Admical, dans une réunion en petit comité, en 1979. Une amitié s'est nouée. Nous déjeunions ensemble de temps à autre. Par ailleurs, parfois, je venais avec mon épouse aux projections en avant-première qu'il réalisait pour ses amis, quand il était à RTL. Quand France Culture a émis le souhait que soit réalisée une série d'émissions de « À voix nue » en 2006, il m'a proposé d'en être le producteur et de l'interroger. J'étais alors à Berlin pour toute l'année universitaire, mais j'ai accepté avec joie, pour lui marquer mon amitié et mon estime, mais aussi parce que je voulais mieux connaître l'homme, son action, son jugement sur la chose culturelle publique et son évolution, et sa philosophie de la vie, au-delà de ce qu'il en disait dans ses livres autobiographiques ou dans *Un balcon sur le temps*, un roman au ton très personnel.

Nous nous sommes retrouvés une après-midi de la fin janvier 2007 pour l'enregistrement des cinq émissions. Nous ne savions pas si nous aurions besoin d'autres séances, mais je devais repartir le lendemain à Berlin et cette contrainte fut féconde. Les cinq émissions furent réalisées d'affilée, en l'espace de trois heures, sans montage. Jacques Rigaud s'exprimait avec une exceptionnelle clarté, sans hésiter, et savait contrôler le rythme et la contrainte horaire : une habitude contractée au fil de sa longue expérience d'enseignant à Sciences Po, où il fut un professeur savant, exigeant et généreux.

Relisant le texte de ces entretiens qui furent ensuite publiés, j'ai voulu construire cet hommage à Jacques Rigaud à partir de ses mots mêmes, que j'ai extraits de ces cinq entretiens et que j'introduirai et commenterai brièvement, pas à pas.

La mobilité sociale

Lors de cette rencontre que j'avais soigneusement préparée, je l'ai évidemment interrogé sur la trame de sa biographie, sur son origine sociale et son milieu familial, sur son enfance et son adolescence, puisque aussi bien c'était le jeu du portrait radiophonique « à voix nue ». Il l'a accepté sans détours, sans exhibitionnisme ni fausse pudeur. Le sociologue que je suis voulait cerner ce parcours de mobilité sociale ascendante inhabituellement rapide :

Famille de maçons du côté de mon père et d'artisans quincailliers du côté de ma mère, personne n'était allé au-delà du certificat d'études, sauf ma mère qui avait passé son brevet élémentaire.

Il faut souvent des médiateurs pour activer les chances que peut fournir la méritocratie républicaine : dans son cas, ce fut sa sœur aînée Denise qui traça d'abord la voie. La difficulté était de rompre avec l'horizon limité auquel les parents paraissaient assigner les enfants comme sous l'emprise d'une loi implacable : la difficulté était plus grande encore pour une fille que pour un garçon, dans ces années-là. Voici le récit de Jacques Rigaud :

Quand ma sœur émit l'intention de passer son baccalauréat, cela fut un vrai drame familial, inimaginable aujourd'hui. Rien ne s'y opposait, mes parents avaient les moyens pour que ma sœur puisse poursuivre ses études. Mais que va-t-on dire dans la famille ? Pour qui se prennent donc les Rigaud ? Et mon père, qui était très discret dans notre éducation, a manifesté son autorité en disant : « Tu vas d'abord faire une école de sténotypie, comme ça tu apprendras un métier. Puis, si ensuite tu veux passer ton bac, on verra. »

Et comme pour rapprocher son expérience biographique d'une auto-socio-analyse, Jacques Rigaud poursuit en faisant l'inventaire des obstacles subjectifs et objectifs, ceux qu'il faut vaincre pour sortir de sa place.

Dans mon milieu, on tenait à se distinguer de la classe ouvrière : il n'était pas question d'être confondu avec les ouvriers. Mais avoir des prétentions ou singer les comportements d'un autre milieu, c'était le contraire du déclassement mais c'était un surclassement aussi blâmable, et ridicule de surcroît ! Il convenait de « rester à sa place », point final. Quand ma sœur, après son baccalauréat, a prétendu faire une licence en droit, mon père a dit : « Il faut que tu travailles ! » Elle a été institutrice suppléante dans ce qui n'était pas encore la Seine-Saint-Denis pendant plusieurs années, pour payer ses études de droit. Elle ouvrait ainsi la brèche, de sorte que lorsque j'ai dit que je voulais faire Sciences Po, ce fut sans problème !

Le goût de l'écriture forgé par les livres

Mon insistance à explorer la trame biographique des expériences sociales et culturelles initiales de Jacques Rigaud était aisée à justifier, puisque l'émission qui nous réunissait en fournissait le prétexte légitime. Mais je voulais comprendre de quoi au juste se composait la passion vouée par Jacques Rigaud à la culture. Bien sûr, le sociologue peut y voir un facteur et un effet de l'émancipation à l'égard de la famille, la méritocratie scolaire offrant les premiers outils, mais la condition, pour être nécessaire, est loin d'être suffisante.

L'expérience de la mobilité sociale ascendante est une épreuve. Jacques Rigaud y a insisté à plusieurs reprises lors de notre entretien, pour souligner notamment comment la solitude, qui était l'indice d'un malaise personnel et social, devait être retournée en ressource, via l'engagement dans les études et dans ce loisir si bien accordé à cette solitude qu'est la lecture.

J'ai eu une adolescence très solitaire et studieuse, coupé que j'étais de mes amis d'enfance qui ne faisaient pas d'études supérieures, bourré de complexes dans le Sciences Po des années 1948-1950 qui, certes, n'était plus l'École libre des Sciences politiques mais restait quand même très dominé par le modèle bourgeois ancien.

La lecture était devenue le moyen de la construction d'un monde à soi, avec ses gratifications aisément accessibles et sans cesse renouvelées par l'illimitation de l'exploration et par la certitude que la valeur de la découverte était garantie par l'autorité des grands auteurs fréquentés ainsi :

Lorsque ma sœur aînée, j'avais quatorze ans, nous a quittés pour l'Afrique où elle s'est mariée, j'avais des vacances, notamment dans le Lot-et-Garonne, où j'étais très seul. Je n'avais guère qu'une activité : lire. À quinze ans, je lisais les *Mémoires d'outre-tombe*. Tous les romans de Mauriac, je les ai dévorés entre quatorze et dix-sept ans. De même, ceux de Hugo, de Balzac, de Stendhal, etc. Ce « vice impuni » de la lecture, je m'y suis vautré, littéralement.

La relation établie ainsi avec la haute culture est devenue plus fondatrice encore, ou refondatrice de la personnalité de Jacques Rigaud, quand il a rencontré puis épousé Dominique, qui était la petite-fille d'Hippolyte Taine. Lui-même, procédant à cette socio-analyse dont j'ai parlé, a confié que c'est en ayant construit, par cette alliance, une seconde trame biographique, qu'il a pu ensuite se réconcilier avec le milieu d'origine dont il avait dû s'arracher. Mais là aussi, le livre, la culture sont présents, comme des garants de la rectitude de l'ascension sociale.

Très ingrat vis-à-vis de mon milieu d'origine dont je n'ai reconnu qu'ensuite les immenses mérites. Je suis entré au Conseil d'État dès vingt-deux ans. J'en suis parti aussitôt, il est vrai, pour faire mon service militaire. Je ne me suis réconcilié avec

moi-même et n'ai eu le sentiment d'avoir vraiment atteint cette complétude que lorsque je me suis marié six ans plus tard en 1960, à vingt-huit ans. Réconcilié avec moi-même, accédant, par ma femme, à une famille de la haute bourgeoisie intellectuelle puisqu'elle est l'arrière-petite-fille de Taine et la fille d'un inspecteur des finances – une famille qui, je dois dire, m'a accueilli avec curiosité, mais aussi une grande bienveillance. Boringe, la propriété de Savoie, qui fut celle de Taine, a été le lieu où, pendant les dix premières années de notre mariage, avec nos enfants, nous avons passé nos vacances. J'y ai lu toute la bibliothèque de Taine, dont tous les livres qui lui ont servi pour écrire *Les Origines de la France contemporaine*, mais aussi les romans de Tourgueniev, de George Sand, dédicacés par les auteurs. Cela m'a ouvert à un autre rapport à la littérature : j'avais le sentiment d'entrer dans le milieu, et non plus d'y être extérieur. À partir de ce début des années 1960, j'ai eu le sentiment d'avoir atteint mon équilibre, ma vérité d'être.

Aux côtés de Jacques Duhamel

Lors de notre entretien, j'ai interrogé Jacques Rigaud sur un point aveugle de ses écrits romanesques et biographiques, l'absence d'un frère, qu'il n'a jamais eu, et auquel ont suppléé, certes, sa sœur aînée, mais aussi des grands aînés qui l'ont guidé, Jean Riboud, connu dans les années 1970 (un grand soutien pour son arrivée à la CLT), mais aussi, très certainement, Jacques Duhamel, pour lequel Jacques avait à la fois une immense admiration, et une très pudique et affectueuse amitié, cimentée par l'action commune et par la double tragédie qu'a connue Jacques Duhamel, la mort accidentelle de son fils aîné, puis son implacable maladie.

La brève caractérisation de ceux qui, aux yeux de Jacques Rigaud, ont été les ministres de la Culture les plus importants de la V^e République, est plus éloquente qu'un long traité d'histoire administrative et politique de l'action publique :

André Malraux, qui a donné à la politique culturelle son prestige, Jacques Duhamel, qui lui a donné sa crédibilité dans l'État, Michel Guy, qui l'a inscrite dans la modernité, et Jack Lang, qui lui a donné son assise dans l'opinion.

Jacques Rigaud me précise son appréciation de Jacques Duhamel, en rappelant les mots de celui-ci à André Bettencourt : « Je ne penserai pas au niveau de Malraux, je ne vivrai pas au niveau de Michelet, mais j'essaierai d'administrer le ministère puisque c'est cela que je sais faire. » Jacques Rigaud commente ainsi ces propos :

C'était apparemment modeste, mais cela voulait dire beaucoup car le règne de Malraux avait été incontestablement un très grand règne, avec le souffle qu'il avait donné, le prestige, les grands événements. Mais Malraux était le contraire d'un administrateur.

L'analyse de la position politique et du capital d'expérience de l'action publique de Jacques Duhamel est très éclairante.

Jacques Duhamel connaissait les problèmes de la culture, qui l'intéressaient beaucoup. Mais il avait un poids politique, il était quand même le chef d'une des tendances de la majorité et Georges Pompidou savait parfaitement que, sans le concours des centristes menés par Duhamel et pas tous les centristes, parce qu'il y avait les lecanuettistes qui étaient pour Poher, il n'aurait jamais été élu président de la République. Jacques Duhamel connaissait l'État par cœur. Il avait dirigé le cabinet du Premier ministre, à l'époque où Edgar Faure était président du Conseil. Il avait été aussi avec lui aux Finances, il connaissait tout le monde. Donc, le premier objectif qui nous a effectivement été donné, c'était d'administrer ce ministère et lui donner la cohérence, la conduite, avec des directeurs qui étaient de grands barons et qui portaient un peu dans tous les sens.

La politique culturelle de l'État, une dimension autant qu'un domaine d'action

Dans le livre-programme qu'il publie en 1975, *La Culture pour vivre*, Jacques Rigaud met en avant une autre conception de l'action culturelle que le schéma de la percolation verticale contenu dans le principe de la démocratisation culturelle des premiers temps du ministère. Selon lui, la démocratisation est un échec et une idée anachronique, parce qu'« elle tend à calquer le développement culturel sur l'exemple de l'instruction publique telle qu'elle a été organisée et généralisée par Jules Ferry et sa postérité ». À ses yeux,

le développement culturel ne saurait être l'extrapolation, au bénéfice du grand nombre, des pratiques qui sont celles de l'élite, ni le simple renouvellement de cette élite par la promotion sociale et les progrès de l'aisance ; il ne peut se concevoir que comme l'éclosion d'une aspiration générale à la dignité de la vie, qui est actuellement méconnue, déviée ou travestie par les habitudes sociales, les inhibitions et les préjugés.

Jacques Rigaud insiste dès lors sur l'efficacité possible d'une conception plus horizontale, œuvrant à une démocratie culturelle grâce à des vecteurs tels que l'« animation médiation », qui devrait être capable de « susciter l'éclosion ou l'épanouissement d'une certaine vie sans avoir le droit d'en imposer le sens et le rythme ».

J'ai rappelé ailleurs² quel était le contexte dans lequel cette prise de position de Jacques Rigaud peut être resituée. Au début des années 1970, en Europe,

2. Pierre-Michel Menger, « Les politiques culturelles dans le temps et dans l'espace européens. Modèles et évolutions », dans Élie Barnavi et Maryvonne de Saint Pulgent (sous la dir. de), *Cinquante ans après. Culture, politique et politiques culturelles*, Paris, Comité d'histoire du ministère de la Culture et de la Communication, La Documentation française, 2010, p. 45-73.

les limites rencontrées par la politique culturelle de l'offre conduisirent à élaborer une panoplie d'interventions volontaristes : une politique socioculturelle d'animation et de médiation commençait à différencier les objectifs de démocratisation, à catégoriser les destinataires prioritaires de l'action publique et à relier expérimentalement la politique culturelle à la politique éducative et à la politique urbaine. S'ouvrit ainsi progressivement la brèche du relativisme culturel : au classement hiérarchique des arts légitimement candidats au soutien public et à la trop lente acculturation des préférences individuelles au contact des œuvres rendues plus accessibles, les militants d'un contre-modèle de politique culturelle opposent une réévaluation des cultures populaires, ou, plus radicalement encore, une assimilation de l'action culturelle à une entreprise de mobilisation politique, dont les supports sont les pratiques associatives et dont la forme d'expression privilégiée demeure le théâtre. Les entreprises militantes et politiques qui entendent transformer la culture en force de désaliénation doivent récuser l'admiration exclusive pour les beaux-arts et leurs chefs-d'œuvre, dont le culte vide de sens toute culture non savante, mais doivent récuser aussi le spontanéisme désordonné des expérimentations sans lendemain. L'une des formules popularisées au milieu des années 1970 fut l'appel à la créativité du public, et à la jonction de la création et de l'animation.

L'analyse de Jacques Rigaud reposait en réalité aussi sur une autre dimension, plus proche du terrain de l'action publique et de son déploiement administratif.

Pour nous, ce fut aussi la prise de conscience du fait que la Culture n'est pas simplement un secteur mais une dimension de l'action publique. C'est un secteur avec le cinéma, les archives, les bibliothèques, les musées, etc., mais c'est une dimension de l'action publique au sens où il n'est pratiquement pas de domaines de l'action gouvernementale qui ne comporte un aspect culturel. J'ai observé la liste des ministères pour voir s'il en était un qui n'en avait pas : Aménagement du territoire, Éducation nationale, Jeunesse et Sports, Tourisme, Santé, tous ont bien sûr une dimension culturelle. Arrivé au ministère des Anciens Combattants, je croyais en tenir un. Même pas, car ce ministère, quand il existait, était en charge de la mémoire guerrière de son pays. Et, au moment où la France entend faire classer au Patrimoine mondial de l'Unesco les citadelles de Vauban, cela a un certain sens.

Cette dimension interministérielle de la culture, nous l'avons fait prendre en compte grâce aux propositions du plan par le gouvernement de Chaban-Delmas, en créant le Fonds d'intervention culturelle, qui avait pour objet d'inciter les ministères à agir également dans ce domaine en liaison avec nous.

Tyrannie du court terme et marges de manœuvre

Que faut-il pour agir et réussir ? Non seulement des ressources et de l'imagination mais aussi beaucoup de ténacité et d'influence pour veiller à la bonne exécution des projets complexes. L'un des motifs de la transfiguration des biens artistiques et culturels en biens publics est l'argument du temps long, de l'héritage à gérer et à léguer aux générations futures. Ce motif devient aussi celui de l'emprise durable de toute la part considérable de sédimentation et de patrimonialisation de la production culturelle sur le budget des décideurs, dont les marges de manœuvre n'existent réellement qu'avec des budgets en expansion soutenue. Faute de celle-ci, c'est la réallocation des moyens qui autorise une certaine latitude d'action, mais son coût politique et administratif est beaucoup plus élevé.

La comptabilité des succès de l'action publique contient de fait un mécanisme intime de dérèglement. Cependant Jacques Rigaud pouvait se féliciter d'un certain nombre de succès :

Toute la politique musicale, avec le plan Landowski, le développement de relations contractuelles entre les responsables des institutions culturelles et l'État pour éviter des discussions piteuses sur les subventions des contrats pluriannuels, la relance des musées de province, la création des centres culturels de rencontre – un élément de l'aménagement culturel du territoire –, des lieux d'excellence et de création situés dans des monuments historiques, comme la Saline royale d'Arc-et-Senans, la Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon, la relance de l'Opéra de Paris.

Mais il savait aussi comment la politique culturelle pouvait travailler à être victime de son succès :

Lorsque j'étais en charge du ministère avec Duhamel, d'une année sur l'autre, nous avions une marge de progression de 20 %, pour des actions nouvelles. Maintenant, je peux vous dire que le premier janvier à midi, le budget du ministère de la Culture est consommé. Parce qu'avec les grands établissements, les grands projets, tous les grands contrats, les engagements vis-à-vis de tel théâtre, de telle compagnie, etc., vous n'avez plus un sou ! Tout est gagé dès le début de l'année ; il n'y a plus de marges de progression.

À la contradiction d'une action politique qui crée les conditions de sa propre inertie, à mesure que ses investissements sont enfouis dans des actions, des investissements et des constructions d'équipements peu ou pas réversibles, on peut opposer une solution : la capacité d'agir sur plusieurs échelles temporelles. Mais ici intervient une autre explication du changement dans l'action publique : celle des pressions grandissantes qui s'exercent sur la démonstration à fournir du rendement à court terme de la dépense publique,

qui conduit les objectifs et les évaluations de court terme à saturer l'horizon d'action et de justification. Jacques Rigaud donne son analyse de cette évolution en rappelant que son implication opiniâtre dans le sauvetage de la gare d'Orsay et sa transformation en un musée, qui s'étala sur près de quinze ans, n'était possible que sous l'espoir de pouvoir agir à long terme :

Quand nous avons empêché la démolition de la gare d'Orsay, du temps de Jacques Duhamel, puis que nous avons convaincu Georges Pompidou de faire de cette gare un musée, nous savions que cela demanderait au moins dix ans. Et en effet, nous avons inauguré ce musée en décembre 1986, alors que j'avais arraché à Georges Pompidou le feu vert pour ce projet en janvier 1973.

Il en allait de même pour le mécénat, par des voies d'action bien différentes : « Je savais dès l'origine que, pour acclimater le mécénat d'entreprise en France, ce serait l'affaire d'une génération, au moins. » Et de me confier, plus réaliste que désabusé – puisque je ne l'ai jamais connu réellement désabusé : « Ce qui me terrifie dans le monde actuel, c'est la tyrannie du court terme. »

Le mécénat

Il faut distinguer trois phases dans la carrière de Jacques Rigaud. Entre 1954 et 1969, Jacques Rigaud fait de brillantes études à l'ENA qui lui valent d'entrer au Conseil d'État, puis de faire l'expérience des cabinets ministériels et l'apprentissage des grands corps de l'État. Entre 1969 et 1979, c'est l'action, avec la direction du cabinet de Jacques Duhamel, d'abord à l'Agriculture puis à la Culture. Il fut ensuite sous-directeur général de l'Unesco entre fin 1975 et fin 1978, puis conseiller au cabinet de Jean François-Poncet, au ministère des Affaires étrangères. Enfin, à partir de 1980, Jacques Rigaud devient, pour vingt ans, président-directeur général de RTL, et fonde par ailleurs l'Admical, l'Association pour le développement du mécénat industriel et commercial. Parallèlement à la présidence de RTL, il conserve ou établit avec le monde de la culture de multiples liens. Il préside entre 1981 et 1987 l'établissement public chargé de sa mise en place du musée d'Orsay, qu'il a directement contribué à créer, pendant le ministère Duhamel. Il préside la Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon pendant plus de trente ans. Il préside le Fonds régional d'art contemporain d'Aquitaine entre 2000 et 2006. Il est membre d'une multitude de conseils d'administration, tels ceux du musée du Louvre, de l'Alliance française, de l'Institut national de l'audiovisuel, du Festival de Cannes, de l'office de l'Unesco de Venise. Il préside des jurys de prix littéraires, tels que le prix François Mauriac et le prix Montaigne. Il appartient au conseil de surveillance du groupe Bayard Presse, et de l'éditeur phonographique Naïve.

Jacques Rigaud a lui-même proposé deux lectures de ce curriculum, pour chercher à ordonner le sens de la multiplicité de ses engagements. Lors de notre entretien, je lui lis une citation extraite de son livre *Vivre à propos* :

Pas assez universitaire et titré pour les intellectuels patentés, trop manager ou énarque pour les journalistes, trop homme de médias pour les politiques, trop culturel pour être vraiment reconnu comme un pair par les chefs d'entreprise, trop à gauche pour les gens de droite, trop à droite pour ceux de gauche, n'étant chef d'aucun réseau tout en appartenant à beaucoup, auteur d'une dizaine de livres sans être vraiment reconnu comme écrivain, je me situe mutant ou passeur, observateur ou militant, témoin ou acteur, au carrefour de bien des courants et aux avant-postes de quelques idées neuves, comme le mécénat d'entreprise et l'aménagement culturel du territoire.

Il réagit d'abord en établissant une équation de sa versatilité inséparablement professionnelle et personnelle :

Je vous ferai remarquer que je n'ai pas fait une belle carrière, au sens classique du terme. Je n'ai occupé aucun des grands emplois publics auxquels les gens de ma catégorie aspirent. Mais j'ai fait des choses passionnantes, et dans un esprit autre, précisément, que celui de la carrière programmée. La vérité est que j'ai toujours refusé d'être l'homme d'une seule activité.

Je lui propose ensuite une autre interprétation possible de cette multiplicité des rôles qu'il aime jouer. Au-delà du simple plaisir procuré par la variété des engagements et des activités et des gratifications d'estime sociale qui lui sont associés, je lui indique que la combinaison de rôles procure des chances supplémentaires d'inventivité et de crédibilité. La remarque concerne directement l'implication de Jacques Rigaud dans le développement du mécénat, qui faisait le pari de pouvoir rapprocher deux mondes traditionnellement plus éloignés l'un de l'autre en France qu'ailleurs. C'est l'argument de la légitimité croisée, que j'attendais :

Si j'ai pu acclimater le mécénat d'entreprise en France, c'est que j'avais une légitimité culturelle, que j'étais chef d'entreprise, que je connaissais l'entreprise de l'intérieur, que je connaissais les médias et le monde des médias et que j'avais des relations avec le personnel politique. C'est la conjonction de ces quatre caractéristiques qui m'a permis, me semble-t-il, de jouer le rôle que j'ai joué. Imaginez qu'à la tête de l'Admical, on ait mis un pur universitaire ou un haut fonctionnaire de la Culture ou un type du monde de l'entreprise, ils y seraient arrivés sans doute, mais avec plus de difficultés. Je cherche actuellement – et je crois avoir plus ou moins trouvé – quelqu'un qui, d'une tout autre manière que moi, a ces différentes légitimités. Je suis frappé du faible nombre de gens qui disposent de plus de deux de ces légitimités.

L'écriture

Je veux achever cet hommage à Jacques Rigaud, fondé essentiellement sur la matière de notre dialogue de 2007, en lui donnant une dernière fois la parole, sur un point que je voulais approfondir avec lui : le besoin d'écrire, qui ne peut pas être le symétrique simple de la passion de la lecture, puisque l'acte d'écrire suppose de prendre ses risques, et d'agir dans l'incertitude sur le résultat de la production créatrice et les réactions qu'elle suscitera. L'extrait de notre entretien que je veux citer rassemble tous les motifs de cette implication profonde, quotidienne, dans l'écriture : la réflexivité, le goût des mots et de la langue, l'espoir de la reconnaissance (qu'il appelle l'une de ces « petites vanités » bien humaines), le besoin du lien, l'alternance des états d'effort, de défi et de gratification, qui caractérise si simplement le travail créateur.

Pierre-Michel Menger – À quoi correspond ce besoin d'écrire ?

Jacques Rigaud – C'est en effet un besoin. Parfois, on me pose la question : « Avec tout ce que vous faites, comment trouvez-vous le temps d'écrire ? » Je réponds : « L'écriture, ce n'est pas un plaisir, ni un loisir. C'est un besoin. » Un besoin avec ce que cela peut avoir de fort, de pressant, d'irrésistible. Alors, besoin de quoi ? Peut-être un besoin par rapport à soi-même, besoin de se rassurer, de se prouver à soi-même que l'on est encore un être pensant, que l'on peut regarder en face des énigmes ou des vérités qui demandent toujours à être creusées ou approfondies. Besoin peut-être, et surtout quand on avance en âge, de laisser une trace, même si on est à peu près sûr qu'au bout de quelque temps on ne sera plus lu. Mais on a l'illusion que plus tard, bien plus tard, comme il nous arrive à nous-mêmes de découvrir des textes très anciens qui nous parlent et nous émeuvent, nous parlerons à quelqu'un à travers le temps. Besoin aussi de faire le point sur soi-même, d'éviter, surtout quand on a de multiples activités, le risque de la dispersion et, à travers l'écriture, de rassembler des souvenirs, de les fixer, de faire le point de ses convictions ou de ses certitudes, bref de se recentrer. Besoin aussi, quand on aime sa langue, de pratiquer ce culte de la langue.

Je dois dire qu'aussi douloureuse que soit à beaucoup d'égards l'écriture, c'est un vrai bonheur que de trouver le mot approprié – « De deux mots, il faut choisir le moindre », disait Gide. Oser utiliser, dans un contexte sérieux, une tournure familière ou une formule qui frappe comme l'éclair : il y a là une vraie jouissance. Il y a des moments où une sorte d'inspiration fulgurante vous vient : je pourrais vous montrer, dans tel ou tel de mes livres, une phrase, un paragraphe entier qui m'ont été comme dictés par une inspiration venue on ne sait d'où. Donc, l'écriture correspond en effet à des besoins. Il y a aussi, dans le choix de l'écriture, le désir de se manifester, d'être invité dans les médias, de voir son nom dans la presse, toute une série de vanités – et aussi de s'adresser à des inconnus.



Maryvonne de Saint Pulgent

Merci cher Pierre-Michel. Puisque vous avez évoqué la passion de Jacques Rigaud pour le livre, je souligne qu'il a participé activement à la création du premier Salon du livre en 1981.

La capacité à innover est frappante chez lui et il savait mettre ce souci d'inventivité au service de l'administration comme au service des politiques culturelles. C'est une des choses que des fonctionnaires peuvent apporter à un ministère comme le nôtre et en ce sens Jacques Rigaud fut un très grand fonctionnaire.

Je donne la parole à Philippe Labro pour évoquer l'action de Jacques Rigaud à la radio et à la télévision.





Hommage à Jacques Rigaud, 13 décembre 2013.
De gauche à droite : Guy Saez, Pierre-Michel Menger, Maryvonne de Saint Pulgent,
Catherine Tasca, Philippe Labro (photo Mcc)

À la présidence de RTL

Philippe Labro³

Merci beaucoup. Vous pardonnerez, j'espère, le non-ordonnement de mon propos, car j'ai simplement travaillé avec des notes et mes souvenirs. Je n'ai pas écrit, ni construit de discours aussi brillants que ceux que je viens d'entendre.

Je vais commencer par une anecdote, mais qui est intéressante. Jacques Rigaud devient président de RTL, PDG en 1979. Je participe déjà à la vie de cette radio : les émissions, les allées et venues entre la télé et la radio, nous établissons très rapidement un lien, parce qu'il y a des affinités, nous parlons beaucoup de livres, de littérature. Il est heureux d'entretenir ce rapport et un jour, il me reçoit et me dit : « Voilà, j'ai l'intention de transformer la direction des programmes de RTL. Il y a un passage de génération, le directeur général des programmes, Raymond Castans, va prendre sa retraite. Donc, je souhaite passer le relais, le flambeau, à une nouvelle génération. » On se connaissait déjà bien, on s'était appréciés au cours de réunions et même de sorties, et toutes autres sortes de frottage de cervelles... comme disait un de ses maîtres. Et il a cette phrase merveilleuse – c'est du Rigaud tout craché : « Puis-je vous inclure dans ma réflexion ? » Aujourd'hui, dans l'audiovisuel, on dirait : « Hé, coco, ça t'intéresse les programmes ? » Un manager qui vient me dire : « Puis-je vous inclure dans ma réflexion ? », ce n'est pas un homme comme les autres. Je n'ai pas mis très longtemps pour lui répondre qu'il pouvait effectivement m'inclure dans sa réflexion ». Nous avons donc commencé, ensemble, une collaboration qui a duré quinze ans. Et voilà un homme que j'ai vu pratiquement tous les jours pendant quinze ans, avec qui j'ai travaillé dans une osmose extraordinaire. Pour de nombreuses raisons, il y a eu osmose, parce que, effectivement, vous l'avez tous dit, c'est un homme de culture. Il sort des grands corps, il est diplômé, c'est un administrateur, c'est un « grand commis de l'État ». Il cultive, il vénère ce que Braudel appelait « le temps long ». Or, le voici propulsé dans le temps court et dans un mass media, la première radio de France, RTL, mais qui ne s'adresse pas seulement aux gens que l'on croit

3. En accord avec Philippe Labro, nous avons conservé le style oral de cette communication (NDLR).

simples. Rigaud le savait. Quand vous avez huit, neuf à dix millions d'auditeurs (même si, ensuite, le nombre s'est réduit), vous savez très bien que vous vous adressez à la France. Et la France, ce sont les fils de maçons, ce sont les gens qui prennent le métro, mais ce sont aussi ce qu'on appelle, dans notre jargon, les « CSP + ». Ce sont les « élites ». Ce sont les cadres.

Bien évidemment, RTL n'a pas toujours atteint cette audience-là, cet auditoire-là. Néanmoins, un homme comme Jacques Rigaud l'avait compris, et ce fut l'une de nos tâches, une de nos passions : faire en sorte que cette station « populaire » gagne en qualité. Ça veut dire quoi, « populaire » ? Ça veut dire que l'on s'adresse au peuple et le peuple, c'est tout le monde. Victor Hugo est un écrivain populaire. Donc, là aussi, nous avions, lui et moi, des moments d'ironie et d'humour (l'humour de Jacques Rigaud, vous l'avez tous connu, était très présent), à propos de cet adjectif, « populaire », que le concurrent principal, qui n'était qu'un confrère (puisque nous étions au-dessus de lui, et sommes restés, pendant quinze ans, la première radio de France), nous appliquait avec dédain : « radio populaire ». Eh bien, nous en étions fiers, et il en était fier.

Ça s'est très bien passé entre nous, bien que, évidemment, comme toute collaboration pendant quinze ans, nous ayons eu quelques orages (comme disait Brel dans sa belle chanson : « Bien sûr, nous eûmes des orages »). Comment ne pas en avoir avec un homme de caractère ? On n'insiste pas assez sur le caractère de Jacques, on ne peut pas dire qu'il était soupe au lait, mais bien souvent, quand même... Je vous en parle librement, et je vais souvent employer le terme important de « liberté ». Ça s'est bien passé, parce qu'il nous a donné toute liberté. Il avait l'humilité, la modestie, l'intelligence de nous dire et de me dire :

C'est un métier que je ne connais pas, que je n'ai jamais pratiqué. Je n'ai jamais été autrement qu'un spectateur, voire un acteur, puisqu'on m'interrogeait, mais je n'ai pas touché à ces outils, à ce rythme, à ces structures, à ces disciplines. Le journalisme d'information, et pas seulement d'information, c'est un métier. Je ne le connais pas, je l'ignore, je vous fais confiance.

Et je n'ai jamais vu ni rencontré – et j'ai traversé beaucoup de salles de rédaction, comme vous le savez peut-être, et pratiqué moi-même beaucoup de métiers dans le monde de la communication – un président déléguer autant : c'est une très grande qualité. Donc, liberté. Liberté de choix des hommes, qu'évidemment je venais lui présenter. Il me disait : « Écoutez, si vous l'avez choisi, vous l'avez sélectionné, vous savez ce que vous faites, allez-y. » Et ce fut ainsi en toutes choses : « Faites comme vous l'entendez. » Par exemple, pour la transformation des émissions. Car, je vais y revenir, nous avons, ensemble, fait en sorte que RTL devienne une station axée sur

l'information et la culture bien autant que sur le simple *entertainment*, comme disent les cuistres. Appelons ça, simplement, la distraction.

À ce propos, d'ailleurs, autre anecdote : un matin, nous tenions une réunion avec les collaborateurs des deux stations de radio qu'ensuite, Jacques et d'autres, ont contribué à créer dans ce que l'on appelait le « pôle RTL » : RTL 2 et Fun. L'un des programmeurs de cette chaîne commence à expliquer la grille des programmes en parlant de ce qu'on va faire pour le « morning ». Le « morning » de Fun ou RTL, et je vois mon Rigaud le regarder, l'interrompre très gentiment et lui dire : « Vous ne pourriez pas dire matin ou matinée ? » Car il avait, entre autres choses, un amour de la langue française et de la culture.

Donc liberté de faire : liberté totale de délégation et de fabrication des programmes, même si pour respecter la hiérarchie nécessaire et essentielle, je lui présentais un rapport très régulièrement, rapport, en général, approuvé, en dépit de quelques aspérités, ce qui est tout à fait normal, c'est même très sain.

Deuxième liberté : il l'a défendue, cette liberté. C'est-à-dire notre liberté d'opinion et d'information. Car nous traversons, entre 1979 et 2000, des périodes au cours desquelles l'indépendance absolue de cette radio est remise en question⁴. Telle qu'elle a été construite, cette radio appartenait à une holding finalement paneuropéenne, belge, française, allemande, luxembourgeoise et lui procurait une identité très différente des radios de service public, et même d'autres radios privées.

Bien souvent, et là Rigaud était ferme, courageux, toujours prêt même à se battre pour préserver notre liberté d'opinion, nous avons eu, sous certaines présidences de la République ou sous certains Premiers ministres, des moments difficiles. À cause de chroniques tout à fait libres, à cause d'éditoriaux, parfois acerbes (justes ou injustes, ce n'est pas la question, c'était la liberté d'opinion et d'expression), nous avons connu ce que l'on peut appeler des interventions, des « pressions ». Lorsque j'ai été impliqué « en direct », la pudeur et l'intelligence de Jacques Rigaud consistait à m'informer, sans jamais m'impliquer plus que nécessaire... et pourtant les coups de téléphone n'étaient pas forcément destinés à nous adresser des compliments. Il y a eu une période où les appels étaient fréquents, mais face à la fermeté de Jacques, ils se sont peu à peu espacés. Cependant, il est arrivé que des acteurs importants de la vie politique française émettent de fortes réserves envers notre station au point qu'il devenait difficile d'obtenir d'eux des interviews ou des entretiens. Mais Rigaud, mes équipes et moi-même, nous n'avons jamais cédé. Si nous n'avons pas cédé, c'est que nous savions que nous avions, à notre tête, un homme qui

4. Cela arrive fin 1970, début 1980, peu de temps après son arrivée.

savait nous défendre, qui possédait toutes les armes, tous les outils, tout l'héritage, tout le passé, politique, culturel, tout ce que l'on possède en ayant travaillé à l'intérieur des ministères, pour faire face à ce qu'on peut appeler l'interventionnisme qui, Dieu merci, a pratiquement disparu. Aujourd'hui, ce sont plutôt les médias qui interviennent, Madame la ministre, sur le politique que l'inverse. Il faut admettre ces choses !

La troisième liberté, c'est de respecter l'antenne au point de ne jamais s'en servir. Après tout, c'est une tentation. Rigaud écrit des livres, il sponsorise, il crée Admical, il entretient cet amour extraordinaire pour sa Chartreuse, pour tous les éléments qui font qu'il pourrait d'une manière ou d'une autre, au cours de journaux, d'interventions, de magazines ou autres, se servir de l'antenne. Je crois qu'il a écrit une quinzaine de livres : jamais il n'en a fait la promotion, pourtant la plupart ont été écrits pendant sa longue présidence à la tête de RTL. Jamais il n'a eu l'intention, l'envie, jamais il n'a exprimé l'idée qu'on devrait interroger, interviewer le président. Il aurait très bien pu, il ne l'a pas fait. Il est vrai que j'ai suivi la même éthique : une volonté de ne pas utiliser l'antenne.

Par ailleurs, lorsqu'il a fallu, mois après mois, année après année, obtenir des fréquences afin d'élargir l'audience de RTL, l'expérience, l'intelligence et la connaissance des réseaux politiques du « juriste » Jacques Rigaud a été grandement utile. Si RTL a pu se développer et obtenir plus de fréquences et donc plus d'écoute, au service de médias libres et privés, c'est en grande partie grâce à son travail, au poids de sa personnalité et de son influence.

Enfin, il y a la transformation des programmes. Avant que je ne prenne la direction des programmes, il avait déjà (et c'est très important) créé, avec Michèle Cotta et Raymond Castans, *Le Grand Jury*. C'est lui qui avait pris cette initiative, aux côtés d'André Fontaine, directeur du *Monde* de l'époque, et c'est ainsi que « le Grand Jury RTL *Le Monde* » a été créé. Cela prouve que, même s'il ne souhaitait pas intervenir et s'impliquer dans ce qu'étaient notre travail, nos créations, nos inventions, il n'était pas non plus interdit à Rigaud de donner quelques idées et d'avoir quelques propositions d'innovation. *Le Grand Jury* nous a d'ailleurs valu quelques soucis. Cette émission était en effet associée à un journal, *Le Monde*, qui n'était pas forcément celui qui défendait le pouvoir de l'époque. Si bien qu'il y a eu quelques questions posées, et, là encore, nous avons eu affaire à un homme qui a toujours opposé le souci d'indépendance et la garantie de la liberté d'expression.

Je lui ai souvent expliqué que RTL était une très belle station, avec beaucoup d'inventions, dues pour la plupart, sinon la majorité, à un vrai génie de la radio qui s'appelait Jean Farran. Celui-ci a été l'homme qui a littéralement fondé la grille de RTL, et encore aujourd'hui on retrouve certains de ses rendez-vous qui ont quarante à cinquante ans d'existence. Néanmoins,

RTL souffrait d'un petit déficit d'informations. Je proposais et expliquais notre volonté d'apporter plus de journaux, plus de controverses, plus de débats, plus d'entretiens – entretiens du matin, du « morning... » –, plus de contenus autres que le rire, la détente, la musique. Il nous a toujours plus qu'accompagnés, il nous a encouragés, quand je dis « nous », c'est évidemment toute la rédaction et les responsables de cette rédaction. Donc on a transformé cette chaîne, pour faire en sorte qu'elle demeure « populaire », mais qu'elle s'adresse aussi à des auditoires qui, jusqu'ici, allaient plutôt vers d'autres stations. Cela nous a solidifiés et confortés dans notre place de leader, et il en était très fier.

Il y a l'homme, aussi, bien entendu. Un président dans un immeuble comme celui de RTL, que certains d'entre vous connaissent sans doute, ne reste pas au 6^e étage à réfléchir aux initiatives à prendre, aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur de la radio. Il est là, il se promène, il entretient, et nous l'avons tous fait, ce qu'on appelle une culture d'entreprise. Là encore l'humaniste a compris qu'il héritait d'une culture qui existait déjà. J'ai traversé beaucoup d'entreprises de presse, aussi bien presse écrite que télévision ou radio, j'ai rarement connu, dans les murs de cette maison que j'aime, une telle proximité, une telle chaleur. Le sourire, la bonne humeur, la sensation qu'on est tous ensemble pour faire un travail difficile, aléatoire, plein d'embûches et d'erreurs, et qui, au fond, est un récepteur et diffuseur de l'air du temps. Jacques a beaucoup insisté là-dessus, sur l'« esprit maison », et je pense que l'aura de sa personnalité et les discours qu'il tenait ont joué leur rôle. C'était un homme qui, lorsqu'il s'exprimait devant le personnel, en particulier pour les fêtes de fin d'année, sans notes bien entendu, le faisait avec ce talent extraordinaire d'éloquence, de construction d'un discours, l'émaillant de temps en temps de citations, car c'était un grand « citationniste », et pour cause – l'homme cultivé peut citer. Avec de l'humour aussi, parce que là encore, je pense qu'il faut s'arrêter un instant sur la bonne humeur de cet homme jovial, aimant la bonne chère, aimant la vie, aimant le vin, aimant les amis, et même aimant imiter les autres. Je suppose que certains d'entre vous ont aussi connu sa capacité sinon à caricaturer, du moins à imiter des personnalités diverses. Diverses, pas seulement politiques...

Et puis, dans ce rapport humain, on découvrait aussi qu'il pouvait être coriace et pas forcément à la tête de RTL. J'ai un souvenir précis du jour où j'avais été contacté par Francis Bouygues (pourquoi ne pas le nommer), pour éventuellement le rejoindre après la privatisation de TF1 et prendre la tête des programmes. Je m'en suis entretenu avec Jacques Rigaud qui a émis quelques réserves. Il avait sans doute raison, puisque j'ai finalement décidé de ne pas franchir ce Rubicon. Mais j'ai eu plusieurs conversations avec Bouygues. Un

jour, ce dernier me dit : « Ah, vous travaillez avec Jacques Rigaud ? – Oui, bien sûr. » Et il a eu cette phrase invraisemblable, merveilleuse, typique : « C'est un homme qui n'attache pas ses chiens avec des saucisses. »

Voilà : l'homme qu'aujourd'hui nous vénérons, respectons et célébrons, était un homme qui n'attachait pas ses chiens avec des saucisses ! Ça veut dire quoi ? Cela veut dire qu'il savait défendre son dossier. Cela, bien sûr, en l'occurrence, concernait la construction du musée d'Orsay. Défendre ses intérêts face à ceux de l'entrepreneur avec lequel il était entré en relation. Dans la voix de ce grand entrepreneur, ce véritable génie de l'industrie du bâtiment qu'était Francis Bouygues, la phrase en question faisait figure de compliment.

Je pourrais vous citer beaucoup d'autres histoires. Mais je ne suis pas là pour manier l'anecdote et essayer de faire rire. Je pense qu'effectivement, des interrogations furent émises lorsqu'on apprit la nomination d'un tel homme à la tête d'une telle entreprise qui demande un métier, même plusieurs métiers – il faut bien savoir que la radio, ce n'est pas seulement de l'info, c'est toutes sortes d'artisanats –, mais ces doutes et interrogations furent dissipés. Pas trop vite, car, encore une fois, il savait respecter le temps long. Je vivais dans l'impatience et l'insatisfaction, car lorsque vous dirigez un programme qui, au fond, change toutes les minutes, et que vous avez, toutes les heures, des rendez-vous d'information, des événements inattendus qui vous obligent à briser la chaîne et à arrêter l'antenne pour couvrir je ne sais quelle tragédie ou quel bonheur, eh bien, je découvrais que Rigaud savait tout de même, face à mes impatiences, à nos impatiences, à notre temps court, imposer ou opposer sa vision : « Bon très bien, on parle, on se réunit, mettons tout sur la table et trions un peu. »

Dans le rapport humain, comme dans le rapport professionnel, à la fois, il y avait son respect pour notre outil, notre instrument et notre savoir-faire, et, néanmoins, l'imposition de la supériorité de son intelligence et de son expérience.

Je crois que je vous ai à peu près tout dit, c'est-à-dire pas grand-chose ! Un souvenir de plus quand même : une seule fois, *Le Journal inattendu* de RTL qui est l'un des très grands rendez-vous de cette chaîne – et qui existe toujours –, a été consacré à sa merveilleuse Chartreuse. Et là, c'est moi qui ai interrogé l'invité, après tant d'années au cours desquelles il avait systématiquement refusé de passer à l'antenne. Nous avons fait *Le Journal inattendu* de Jacques Rigaud à la Chartreuse. Et d'un seul coup, j'ai assisté à ce dédoublement d'un homme qui, à la fois répondait à mes questions sur le sens et la signification de cet endroit, de sa mission, de ce qu'il essayait d'en faire, et du symbole que ça représentait, et en même temps, je sentais bien sa retenue pour ne pas trop

mettre en avant sa personnalité, même s'il était, effectivement, tout à fait conscient de sa force, de l'identité et du rôle qu'il jouait.

Des hommes comme lui, il n'y en a pas beaucoup dans l'audiovisuel. Il n'y en a pas beaucoup ailleurs non plus. C'est à peu près tout ce que je peux vous dire, puisque, encore une fois, je vous demande pardon, je n'ai pas pu rédiger ma copie. Je vous remercie.



Maryvonne de Saint Pulgent

Merci beaucoup Philippe Labro. Je passe la parole à Guy Saez sur la notion de développement culturel, caractéristique du ministère Jacques Duhamel, que Jack Lang a très bien évoquée tout à l'heure.

Ce fut une vision nouvelle de ce qui était l'action publique de l'État en matière culturelle, avec un renversement de perspective tout à fait capital. Peu reconnu à l'époque, et même aujourd'hui encore, le changement d'orientation apporté par le ministère Jacques Duhamel et son équipe a sans doute été sous-estimé.



La politique de développement culturel

Guy Saez

La Culture pour vivre, quel beau titre ! C'est par ce livre que j'ai connu la pensée de Jacques Rigaud, bien avant de le rencontrer personnellement, alors que je cherchais quelle serait ma voie dans le monde de la culture qu'il me faisait ainsi découvrir.

Ce livre est encore tout frémissant de son expérience au ministère des Affaires culturelles. Quand Jacques Rigaud évoque son arrivée au ministère, appelé par Jacques Duhamel pour être son directeur de cabinet, il écrit : « J'ai senti intérieurement que j'allais finir ma vie dans le domaine de la culture. » Il ne s'était pas trompé : il avait la culture pour vivre et il avait vécu les expériences les plus variées avec la culture.

En 1971, il avait déjà fait ses preuves d'administrateur auprès de Jacques Duhamel au ministère de l'Agriculture. Quand il arrive aux Affaires culturelles, il aborde sa mission comme un homme de projets, avec un esprit de recherche et déjà une forte maîtrise personnelle du champ culturel. À ce poste, il veut innover. Bien entendu, il le fait sans rien sacrifier de ses talents d'administrateur, qui ne sont pas pour rien dans l'assise mieux assurée dont va se doter le ministère au cours de ces années.

Il arrive au ministère dans une époque très idéologique ; les débats sont violents, à la mesure des enjeux et des idées nouvelles décapantes portés par Mai 68. L'effervescence n'est pas retombée dans les milieux culturels où des approches très différentes se disputent la prééminence et l'accès au ministère. Chacun a conscience qu'il faut redonner une orientation forte et plus cohérente à la politique culturelle de l'État. Jacques Rigaud se distingue ici en allant plus loin : il faut aussi faire de la culture le domaine où l'on peut penser et accompagner les changements nécessaires. Affirmer, consolider la politique culturelle, certes mais l'appréhender comme une dimension de la vie, d'une vie en plein changement.

Le développement culturel

La thématique du développement culturel vient admirablement remplir toutes ces conditions. C'est maintenant un projet intellectuel qui a mûri. Au Service des études et recherche (SER), Augustin Girard, dont Jacques Rigaud aimait à dire qu'il était un « homme de caractère non complaisant », a achevé de transformer la doctrine en mode d'action publique. Il faut maintenant une équipe et un chef pour la mettre en œuvre à travers des choix politiques fermes et des projets clairs.

Ce sera fait au plan politique, et au plus haut niveau puisque dans son discours d'investiture, le Premier ministre Jacques Chaban-Delmas fait du développement culturel l'un des trois piliers de son projet de « Nouvelle Société ». C'est dire à quel point l'attente à l'égard d'une politique culturelle renouée est grande, c'est dire aussi à quel point la responsabilité qui incombe à Jacques Rigaud au ministère est écrasante.

En effet, promouvoir la culture pour penser et accompagner les changements de société, voilà qui introduit une forte rupture avec la conception de la politique culturelle qu'André Malraux avait impulsée depuis 1959. Une rupture de cette sorte ne se résume pas à un nouveau credo idéologique ; elle suppose de mettre en place des outils nouveaux, des procédures inhabituelles et de faire partager de nouvelles normes d'action publique. Ce défi immense, Jacques Rigaud va le poursuivre tout au long de sa vie, dans les aventures successives qu'il va connaître : considérer la culture avant tout comme une dimension de la vie, c'est en faire une réalité qui informe et traverse toutes les contingences, notamment les divisions sectorielles de l'appareil administratif.

Le Fonds d'intervention culturelle (FIC) sera l'un des premiers nouveaux dispositifs dans lesquels s'incarne la politique de développement culturel. Il répond en effet à deux de ses exigences : une forme de transversalité du fait de son statut interministériel et la capacité de générer, à partir de projets exploratoires choisis en dehors des milieux habituels, la formation d'une « conscience citoyenne ». Jacques Rigaud a ardemment soutenu le FIC et son secrétaire général Gérard Montassier contre les réticences de ses collègues, directeurs de cabinet dans les ministères concernés, contre celles, aussi, de quelques directeurs de son propre ministère.

La décentralisation

La décentralisation est le deuxième grand domaine où la politique de développement culturel prend une consistance. En méditant sur les difficultés de tous ordres léguées par l'héritage des maisons de la culture, Jacques Rigaud

s'était persuadé qu'il fallait éviter de faire de ces institutions l'alpha et l'oméga de l'animation culturelle. Reprenant la métaphore souvent employée par Jacques Duhamel, il était convaincu qu'il fallait « beaucoup d'églises autour de la cathédrale ». Cela signifiait de pousser plus loin une réflexion en termes d'aménagement du territoire et d'engager un dialogue confiant avec les élus locaux. Il le dira à plusieurs reprises, notamment lors du travail de la commission de refondation : rien ne peut être imposé aux villes, c'est de leur initiative, du dynamisme de leurs élus que l'on peut attendre un engagement partenarial plus ferme. Dans ce contexte, la politique des centres d'action culturelle a été le moyen de mieux impliquer les collectivités territoriales, d'étendre au pays entier le bénéfice d'institutions d'une taille gérable, promouvant une animation culturelle diversifiée réclamée par les élus et par les nouveaux acteurs culturels qui se pressent après Mai 68. Jacques Rigaud avait une pleine conscience qu'on ne pourrait réguler la masse d'activités et de projets qui allaient surgir des villes maintenant lancées dans la construction de leurs politiques culturelles sans instruments d'action publique adaptés. Il avait alors songé à un dispositif de mise en cohérence des politiques culturelles des villes et de leur coopération avec l'État qu'il n'aura pas le temps de mettre en œuvre. C'est ce projet que Michel Guy reprendra quelques années plus tard avec ses « chartes culturelles ».

Le Conseil du développement culturel

Il me reste à évoquer évidemment les difficultés qu'il a rencontrées avec l'affaire du Conseil du développement culturel. En réalité, les difficultés s'étaient manifestées dès ses premiers rapports avec la commission des Affaires culturelles du VI^e Plan, présidée par le poète Pierre Emmanuel. Quand on relit le rapport de cette commission, on sent bien qu'elle a été le lieu d'échanges intellectuels intenses, profonds, très intéressants, mais entachés d'un certain malaise. La commission a l'ambition d'établir un diagnostic et une critique de la crise de civilisation que Mai 68 a révélée dans ses profondeurs. Cela se traduit sans doute par des orientations un peu vagues et une tonalité intellectuelle que Jacques Rigaud va qualifier d'une formule qui fera mouche, regrettant un « défaitisme inacceptable ». Aux yeux du haut fonctionnaire chargé de mettre en œuvre une politique, ce rapport n'offre que des analyses impuissantes.

Cependant, il prenait le Plan très au sérieux. C'est une chance exceptionnelle pour le ministère, disait-il. Il a de même précisé qu'il était tout à fait en accord sur le fond de la politique de développement culturel avec les amis d'Augustin Girard présents à la commission, inspireurs des anciens uriagistes et les gens de Peuple et Culture comme Jean-Marie Domenach, Joffre Dumazedier, Joseph Rovan. En revanche, il ne pouvait accepter deux

choses : d'abord qu'au nom de la transversalité, le Conseil organise une sorte de patronage intellectuel du ministère. C'eût été totalement contradictoire avec la recherche de diversité et c'eût été courir le grand danger de diluer la responsabilité politique du ministre. L'idée, toute démocratique, qu'il se faisait de cette responsabilité ne pouvait céder face à un gouvernement de conseil. Ensuite, Jacques Rigaud craignait que le Conseil dévitalisât en quelque sorte le ministère au moment où toute sa stratégie le portait à consolider une administration encore fragile. Notre priorité immédiate, disait-il, est de construire un ministère à part entière et, dans ces conditions, il fallait être ferme : « Le pouvoir ne se partage pas. »

Les tensions ont subsisté toute l'année 1972 et en 1973, Maurice Druon étant ministre, Pierre Emmanuel et tous les membres du Conseil ont démissionné. Peu des protagonistes de cette affaire ont eu le courage de dire publiquement, comme l'a fait Jacques Rigaud, qu'il assumait sa part de l'échec du Conseil.

Nous savons que ce sens de la responsabilité l'a toujours caractérisé. Nous savons aussi, mais là je suis en train de quitter la courte et intense période que je voulais évoquer, que cette expérience n'a cessé d'être pour lui une source de réflexion toujours renouvelée dans les différentes positions qu'il a ensuite occupées, particulièrement à chaque fois qu'il a été sollicité par les ministres successifs pour donner un avis ; on la sentait toujours présente, mûrie, approfondie dans ses interventions au Comité d'histoire. Avec le sens de la synthèse qui lui était propre, il disait cette « vérité d'évidence : la culture n'est pas seulement un secteur de l'activité gouvernementale, elle en est une dimension ».

En 1995, dans son ouvrage *L'Exception culturelle*, il nous livre une autre de ses certitudes issue d'une méditation, qu'on pourrait, à la suite de Georg Simmel, appeler tragique. C'est que, disait-il, le fait culturel s'est davantage répandu dans la société que dans l'État ; il reste trop cantonné à une seule administration alors qu'il devrait les irriguer toutes. Par la formidable ampleur qu'elle a prise, la création culturelle qui se fait sous nos yeux, les rapports sociaux qu'elle crée, les pratiques diversifiées qu'elle entraîne nous appellent à une certaine modestie.

Jacques Rigaud, tout en reconnaissant ce besoin de modestie ou d'humilité de l'action publique devant la puissance créatrice de nos sociétés culturelles, n'aurait sans doute pas aimé que nous nous complaisions dans la nostalgie des temps passés ou dans une mélancolie résignée. Pour lui, la mélancolie, il aimait citer Gide à ce propos, c'était de la ferveur retombée.

Eh bien, pour être fidèles à son message, laissons là nostalgie et mélancolie ; par-delà la mort, c'est lui qui nous appelle, de nouveau, à la ferveur.

En conclusion

Catherine Tasca conclut en remerciant le Comité d'histoire car il est à la fois le gardien de notre mémoire collective et un initiateur de réflexion pour les chercheurs et tous ceux qui sont attachés à la place de la culture dans ce pays.

Maryvonne de Saint Pulgent rappelle que Jacques Rigaud a accompagné le Comité d'histoire depuis sa création par Augustin Girard, il a fait partie des fondateurs et a été un membre actif et vigilant de 1993 à sa mort.

Synthèse des interventions de la salle

Parmi les intervenants, Bernard Tournois, premier directeur de la Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon, rappelle avec émotion la totale liberté que Jacques Rigaud lui a toujours laissée dans l'établissement de la programmation et la très fidèle amitié qui s'est tissée entre eux, et avec sa famille, très particulièrement sa femme Dominique.

Ses qualités d'enseignant et son exigence sont évoquées par plusieurs de ses anciens élèves : Michel Boyon, Martine Clément et Antoine de Clermont-Tonnerre. Ce dernier évoque sa collaboration à vingt-huit ans au cabinet Duhamel-Rigaud comme un moment fondateur et formateur. Plusieurs intervenants relèvent son souci de transmission vers les jeunes.

Lucien Attoun se souvient de l'attention avec laquelle Jacques Rigaud répondait à ses auditeurs à la suite de certaines émissions de radio et Pierre Zeymour évoque son généreux appui lorsqu'il créa au Conseil d'État l'association « Communication publique ».

*Vidéo
en ligne*

Une captation de la soirée et quelques interviews ont été réalisées par le service d'information du ministère de la Culture et de la Communication. L'enregistrement est visible sur le site du Comité d'histoire à la rubrique « À la mémoire de », article Jacques Rigaud, en cliquant sur « Lire la suite ».



Hommage à Jacques Rigaud, 13 décembre 2013.

De gauche à droite : Jacques Toubon, Pascal Rigaud, Marianne Rigaud-Roy (photo Mcc)

Éléments bibliographiques

- Jacques Rigaud, *Débat sur la France de demain. Le manifeste des Cinq et les commentaires des Cent*, Paris, Julliard, 1961, 253 p.
- , *La Culture pour vivre*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1975, 307 p.
- , *Les Relations culturelles extérieures. Rapport au ministre des Affaires étrangères*, Paris, La Documentation française, 1980, 112 p.
- , *Libre culture*, Paris, Gallimard, coll. « Le Débat », 1990, 443 p.
- , *Miroir des mots*, Paris, Robert Laffont, coll. « Leurs mots clés », 1991, 264 p.
- , *Le Bénéfice de l'âge*, Paris, Grasset, 1993, 296 p.
- , *L'Exception culturelle. Culture et pouvoirs sous la V^e République*, Paris, Grasset, 1995, 298 p.
- , *Pour une refondation de la politique culturelle. Rapport au ministre de la Culture*, Paris, La Documentation française, 1996, 201 p.
- , *Un balcon sur le temps*, Paris, Grasset, 1999, 280 p.
- , *Les Deniers du rêve. Essai sur l'avenir des politiques culturelles*, Paris, Grasset, 2001, 276 p.
- , *Vivre à propos*, Paris, Grasset, 2005, 299 p.
- , *Le Prince au miroir des médias. Machiavel, 1513-2007*, Paris, Arléa, 2007, 143 p.
- , *Les Âges de la vie. Entretiens avec Pierre-Michel Menger*, La Tour-d'Aigues/Paris, éd. de l'Aube/France Culture, 2008, 115 p.
- , *Quand les ombres s'allongent. Petit traité de sagesse et d'impatience à l'usage des générations montantes*, Paris, Éditions de Fallois, coll. « Essais », 2010, 187 p.
- , « Le moment Duhamel », dans *Le Fil de l'esprit. Augustin Girard, un parcours entre recherche et action*, Paris, Comité d'histoire du ministère de la Culture et de la Communication, La Documentation française, coll. « Travaux et documents », 2011, p. 76-79.



HOMMAGE À JACQUES RIGAUD

- Jacques Rigaud et Xavier Delcros, *Les Institutions administratives françaises*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1984-1986, 2 vol., 407 p. et 427 p.
- Jacques Rigaud, Michelle Grangaud et Claude Esteban, *Voir Royaumont*, Grâne, Créaphis, coll. « Préférences », n° 8, 2000, 132 p.
- Jacques Rigaud, Pierre Baqué, Gérard Garouste, *Art et société. Renforcer les liens sociaux par les arts*, Paris, La Documentation française, coll. « Note du CAS », n° 7, 2007, 166 p.



- Jean Caune, *La Culture en action. De Vilar à Lang, le sens perdu*, préface de Jacques Rigaud, Saint-Martin-d'Hères, Presses universitaires de Grenoble, coll. « Communication, médias et sociétés », 1999, 376 p.
- Charles Nugue, *Place de la culture. Le Relais culturel d'Aix-en-Provence, 1970-1976*, préface de Jacques Rigaud, Chassy, Gut & Mac éditeur, 2001, 292 p.
- Les Politiques culturelles en France*, Philippe Poirrier (sous la dir. de), préface de Jacques Rigaud, Paris, La Documentation française, coll. « Retour aux textes », 2002, 637 p.
- Christiane Rimbaud, *Pierre Sudreau. Un homme libre*, préface de Jacques Rigaud, Paris, Éd. du Cherche-Midi, coll. « Documents », 2004, 235 p.



Réalisation-fabrication
Transfaire – 04250 Turriers

Diffusion

Direction de l'information
légale et administrative

La **documentation** Française
Téléphone : 01 40 15 70 10
www.ladocumentationfrancaise.fr

Imprimé en France
ISBN 978-2-11-009760-6
DF : 5HC37580

9 782110 097606



Comité d'histoire
du ministère de la Culture
et de la Communication

